

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÈE.

Rédacteur en Chef: MARCELLIN LA GARDE

SOMMAIRE. Gravures: Le Chateau de Bouchout. - Ohé! . . . le Portrait du Maître! (d'après une Photographie du Tableau de M. A. van der Eeden.) - Au Mont-de-Piété, d'après M. D. Induno - L'Héritière de Duivenvoorde. Le Tournoi.

TEXTE. A nos Lecteurs. - Nos Gravures. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Le Papillon. - Histoire du Théâtre. Spectacles et Jeux publics chez les Romains. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 30.

— 9^e ANNÉE —

31 Mai 1879

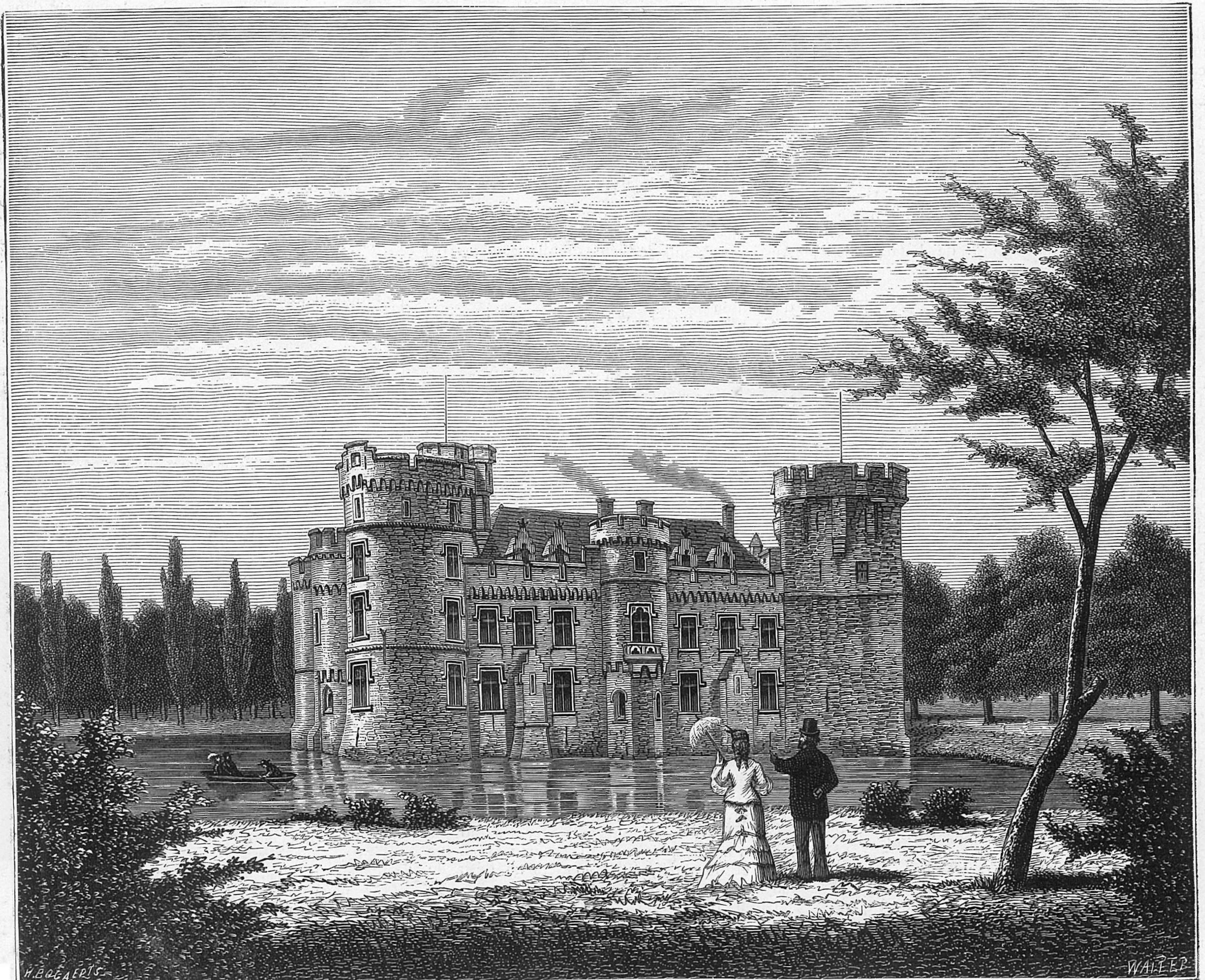
A NOS LECTEURS.

Après avoir passé les neuf premières années de son existence dans le local de la Place Madou, l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE s'est décidée à quitter ce quartier, trop peu central, pour se fixer au cœur même de l'agglomération

bruxelloise, au BOULEVARD DU NORD, N° 107, ce passage, plein de vie et d'animation, qui, large et spacieux, réunit la gare du Nord à celle du Midi. — Nous profiterons de cet emplacement commercial pour exposer, à la grande vitrine qui donne sur la voie publique, tous les ouvrages que nous pro-

duisons, Illustration Européenne, Musée du Jeune Age, Bible et Histoire des Croisades, illustrées par Gustave Doré, etc.

Nos bureaux sont maintenant placés dans une situation centrale, d'un accès facile et qui est appelée forcément à devenir une des meilleures et des plus prospères de la ville de Bruxelles.



LE CHATEAU DE BOUCHOUT.

NOS GRAVURES.

LE CHATEAU DE BOUCHOUT.

On sait que le Roi Léopold II vient d'acheter à la famille des Beaufort-Wignacourt, au prix de 1,200,000 francs, le château de Bouchout, situé à Meysse, petit village des environs de Bruxelles, pour servir de résidence à sa sœur, la Princesse Charlotte, qu'un incendie a chassée de sa retraite de Tervueren.

Ce château, situé à trois kilomètres de Laeken, est un des rares spécimens des burgs féodaux qui existent encore en Belgique.

Il a été bâti vers 1130 par Godefroid-le-Barbu, pour servir de barrière aux incursions vers Bruxelles des gens de Gand et de Malines; ce prince le fit fortifier de sept tours, d'une triple ceinture de fossés remplis d'eau, et en confia la garde aux braves seigneurs de Crainheim.

Louis de Maele y a séjourné; Evrard de la Marck en fut le seigneur, et le duc de Parme s'en empara.

Il fut restauré en 1600 par Christophe d'Assonville, seigneur de Hauteville, à qui il avait été vendu. En 1625, Messire de Noyelles arrondit considérablement le domaine et y ajouta de nouvelles constructions.

La vieille citadelle est aujourd'hui convertie en une habitation vaste et commode; les fenêtres, autrefois étroites, ont été agrandies; la tour d'entrée et le pont-levis ont disparu; enfin les triples fossés ont été réunis et forment un grand lac, qui donne à l'antique manoir un aspect très-pittoresque.

Il y a une quarantaine d'années, le comte de Beaufort le fit de nouveau restaurer avec intelligence, en lui conservant toutefois son caractère architectural.

A l'intérieur du château, on voit, sur la haute cheminée de la grande salle, la statue de Godefroid-le-Barbu, son fondateur; dans une autre salle, on remarque les blasons des huit familles dont Bouchout a été l'apanage et dont deux seulement existent encore: celle des comtes de Beaufort et celle des ducs d'Artemberg. Une galerie disposée en musée est ornée de riches panoplies, où figurent de curieuses armes provenant du champ de bataille de Marignan.

OHÉ!... LE PORTRAIT DU MAÎTRE!

Cette gravure fera sourire beaucoup de nos lecteurs, mais il en est aussi à qui elle inspirera des réflexions très-sérieuses; car s'il est une autorité qui doit commander le respect à la jeunesse, après celle du père de famille, c'est bien celle de l'instituteur, lequel, désarmé aujourd'hui de la férule traditionnelle, se trouve, quand il a à stimuler les écoliers paresseux et à maintenir l'ordre, placé entre ces deux alternatives: — pensums et retenues, ou douceur et patience — selon les cas et les caractères. Mais que de mauvais garnements se montrent rebelles à tous les moyens! Celui-ci, par exemple. Son digne maître s'est donné toutes les peines du monde pour faire entrer dans cette pauvre cervelle les premières notions de la science. Toute sa vie n'a été qu'un dévouement à l'éducation des petits enfants que les parents lui ont confiés; plus d'une fois, devant ces intelligences obtuses, devant leur entêtement et leur méchanceté, il s'est laissé aller au découragement; mais, fidèle aux devoirs que lui impose sa profession, il redouble de zèle et d'ardeur, ne recule devant aucun obstacle; et le plus souvent il n'a d'autre satisfaction que la conscience du devoir bien rempli.

Ah! c'est une rude et pénible carrière que celle des maîtres d'école!

Ce sont bien là les véritables pionniers de la civilisation; quand ils reçoivent l'enfant des mains des parents, quelle responsabilité et quel travail commencent pour eux! Il y a là une intelligence à servir, à développer, un esprit à diriger, à éclairer; un cœur, un caractère à former; il y a surtout à détruire beaucoup de mauvais petits penchants qui peuvent devenir de grands vices; il y a enfin un homme à

faire, un homme qui, à son tour, aura une mission à remplir!

Ce méchant garçon-ci est resté rétif à toutes les exhortations, à tous les bons conseils de son maître; il n'éprouve que dégoût pour l'étude; il a mauvaise tête; sans respect pour l'instituteur, il deviendra mauvais citoyen. Il se moque de tous les avis paternels, de toutes les objurgations qu'on lui adresse; il se moque du maître lui-même, dont il vient de tracer sur son ardoise une inconvenante caricature, qu'il montre tout jubilant à ses compagnons. Voilà comment il gaspille le temps précieux de la jeunesse, voilà à quoi servent les ardoises et les touches que ses pauvres parents lui achètent!

AU MONT-DE-PIÉTÉ.

C'est en Italie que les Monts-de-Piété prirent naissance. Voici quelle en fut l'origine:

Le père Barnabé de Terni prêchait à Pérouse, vers le milieu du XV^e siècle, contre les bureaux de prêt tenus par les Juifs; ceux-ci étaient les seuls prêteurs à cette époque, et ils ne lâchaient leur argent qu'à un taux si élevé que les pauvres ne pouvaient pas emprunter. La parole du père excita la compassion des riches; ils s'empressèrent par leurs offrandes d'établir un fonds à l'aide duquel on fit aux pauvres des prêts gratuits; seulement, la nouvelle banque percevait une légère redevance pour les frais de service.

L'Italie eut bientôt un grand nombre de ces établissements, qui se répandirent dans toute l'Europe.

La question des Monts-de-Piété est assez controversée; mais ils ont cela de bon qu'ils dispensent les pauvres ouvriers de recourir dans un moment de gêne à des usuriers cupides, qui ne manqueraient pas de profiter de leur misère, pour exiger un intérêt exorbitant. Cette administration au contraire leur fait un prêt d'une manière loyale, et les objets déposés en garantie sont dans un lieu sûr où on pourra venir les réclamer.

Disons maintenant un mot de notre gravure.

La misère est grande par le temps qui court. Aussi les Monts-de-Piété sont-ils assiégés par une foule d'infortunés qui y viennent engager jusqu'à leurs vêtements pour ne pas tomber d'inanition.

Ce pauvre vieillard, à la longue barbe, vient présenter aux préposés de l'administration son violon, son unique gagne-pain; il a eu beau jouer toute la journée, au coin des rues, ses vieux airs connus dans tout le quartier: sa sébille est restée vide. Pour comble de malheur, il vient trop tard; le bureau est fermé; les gardiens refusent de le laisser entrer, malgré ses prières.

Quelques femmes, elles aussi sans pain et sans feu, en entendant ces paroles du chef: „Le bureau est fermé, repassez demain!” baissent tristement la tête et éprouvent un douloureux serrement de cœur. Que vont-elles répondre ce soir à leurs petits enfants qui crieront: Mère, j'ai si faim!

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Nous avons, dans notre N^o 18, indiqué quels sont les secours à administrer immédiatement aux personnes frappées d'apoplexie. On nous écrit pour nous demander de faire connaître quels sont les signes précurseurs de cette affection grave et subite, afin que ceux qui en seraient menacés puissent employer les moyens propres à s'en préserver. C'est une excellente idée, et nous déférons volontiers au désir de son auteur:

Disons d'abord que, dans la plupart des cas, l'apoplexie ou „coup de sang” a pour cause un épanchement du sang dans la substance du cerveau ou dans ses ventricules, ou bien un simple engorgement des vaisseaux cérébraux.

Elle s'observe à tout âge, mais plus fréquemment chez les personnes d'un âge mur, et chez

celles dont le tempérament est sanguin et pléthorique. Les circonstances qui déterminent un afflux de sang considérable vers le cerveau, toutes celles qui s'opposent au retour du sang veineux de l'encéphale vers le cœur, sont des causes prédisposantes de l'apoplexie: les fortes émotions, l'excès des travaux intellectuels, l'abus des liqueurs fortes, l'exposition de la tête à un soleil ardent, enfin, diverses lésions organiques du cerveau lui-même. C'est principalement pendant les temps très-chauds ou très-froids que les attaques d'apoplexie sont les plus fréquentes.

Presque toujours certains symptômes avertissent de l'approche de cette terrible affection.

Si une personne d'un âge mûr ou avancé se plaint d'une pesanteur ou d'une douleur fixe et opiniâtre dans quelque partie de la tête, on doit croire qu'elle est menacée d'apoplexie ou de paralysie.

Des engourdissements dans les membres, des éblouissements, des vertiges fréquents, une diminution rapide de la mémoire, des absences momentanées, des espèces d'éclipses d'esprit, etc. donnent au même âge de justes raisons de craindre les mêmes maladies.

S'il arrive à un homme de cinquante ans et au-delà d'avoir une hémorragie du nez, on doit craindre que, dans la suite, il ne soit frappé d'apoplexie.

L'embarras de la langue, la difficulté de parler, le grincement des dents pendant le sommeil, le froid des extrémités, une goutte irrégulière, peuvent encore être des symptômes avant-coureurs de l'apoplexie.

Le vertige continu, la perte totale de la mémoire, l'assoupissement, un bourdonnement dans les oreilles, le cauchemar, l'écoulement involontaire des larmes, le tremblement des lèvres, la bouche tournée, etc., sont des symptômes très-prochains de l'apoplexie.

Enfin la parfaite insensibilité, le ronflement, l'impossibilité d'avaler, sont des symptômes qui caractérisent une apoplexie forte, et qui ne laissent presque aucun espoir que le malade puisse en guérir.

L'apoplexie forte est mortelle. Celle qui est légère est encore pleine de danger. Si le malade n'y succombe point, on a à craindre qu'il ne demeure paralytique.

Donc, dès qu'on éprouvera quelques-uns des symptômes dont nous venons de faire l'énumération, il faudra sérieusement aviser.

ÉLOY.

LE PAPILLON.

Le papillon, chose frivole,
Près de la fleur coquette est assez bien placé:
Le papillon est une fleur qui vole,
La fleur un papillon fixé.

Ce charmant petit volatile, à l'aile capricieuse, est le symbole de l'étourderie, de la légèreté et de l'inconstance: Cupidon est souvent représenté brûlant, avec une torche ardente, les ailes d'un papillon.

C'est aussi l'image matérielle de l'âme (1): Platon, le premier philosophe grec qui ait écrit sur l'immortalité de l'âme, était figuré la tête ornée d'ailes de papillon.

Comment le symbole de ce qu'il y a de plus frivole, l'est-il à la fois de ce qu'il y a de plus impérissable?

* * *

Vous le savez tous, ces lépidoptères dont la vue nous charme, ont été des insectes rampants. Sans abri et sans famille, la chenille n'a aucun plaisir en ce monde: elle ne travaille que pour sa seconde vie. On la voit chercher sans cesse une maigre nourriture, changer de peau dix à douze fois, opération toujours critique, puis amasser les éléments de son linceul

(1) Psuchê, mot grec qui signifie à la fois âme et papillon.

et de son tombeau. Parvenue à toute sa croissance, se retirant dans un creux de mur, sous une écorce, ou dans le sein de la terre, elle file une coque qui la cache aux regards et se convertit en chrysalide.

Alors, tristement accrochée près de l'endroit qui l'a vue naître, elle finit sans avoir connu les courses vagabondes.

Sa vie est méprisée, c'est un temps dur à passer. Mais rien ne la décourage, ne la détourne de son but; elle n'envisage que la future délivrance.

* *

En effet, la chrysalide est à la fois une tombe et un berceau; la mort de la chenille n'est qu'apparente et lui prépare une vie meilleure. Après les froids, la neige et toutes les rigueurs de l'hiver, le soleil printanier vient compléter sa métamorphose. La chrysalide s'entr'ouvre, et la chenille, dépouillée de ce qui est du passé, semblable au Phénix qui renaît de ses cendres, prend son vol au grand jour, sous la forme d'un brillant papillon d'or, d'argent, d'azur ou de nacre.

C'est alors qu'elle est récompensée de sa soumission, de sa patience, de son courage. Autrefois, la pauvre se traînait sous les feuilles; aujourd'hui, elle voltige joyeusement au-dessus des jardins et des prairies, court de fleur en fleur, savoure à longs traits leurs parfums, boit la goutte de rosée, s'enivre de volupté, agitant ses ailes veloutées avec un doux frémissement de plaisir.

* *

Pour la chenille devenue papillon, plus d'isolement, plus de pénibles labeurs! Elle folâtre au soleil avec une foule d'amis heureux comme elle; on la suit des yeux comme l'être le plus gracieux du printemps; elle est admirée, enviée de ceux-là mêmes qui la méprisaient, et, comme si tous les bonheurs se donnaient le mot pour la dédommager de toutes ses privations, elle a, sous sa nouvelle forme, les joies de la famille!

Or, mes amis, nous aussi, après avoir rampé sur terre, nous devons nous élever bien haut vers le ciel bleu. Pour nous aussi, c'est le travail en ce monde, puis la mort, et, si nous avons bravement accompli notre tâche... l'enivrement d'une vie nouvelle!

JULES DE SOIGNIE.

HISTOIRE DU THÉÂTRE.

SPECTACLES ET JEUX PUBLICS CHEZ LES ROMAINS.

I.

On a prétendu que les Romains n'avaient pas eu de théâtre national, à cause de leurs ignobles commencements, que pour eux il n'y avait guère de riche mythologie qu'un poète eût pu traduire avec succès, et que la terrible hérédité des familles dramatiques d'Atride et de Laïus, avait échoué comme propriété aux Grecs, avec le privilège que désormais, s'ils trouvaient des rivaux dans le drame historique, les armes du combat et le champ de bataille seraient fournis par eux seuls.

Certes, c'était là une raison si judicieuse qu'on se crut les yeux dessillés; c'était un argument si fort, vu l'absence de témoignages, que tout le monde savant fut convaincu; et l'on trouve dans les cours de littérature générale, que les Romains, n'ayant pas eu de théâtre à eux, imitèrent servilement la Grèce pour avoir au moins l'apparence d'une scène; la critique ne put donc accorder à leurs premiers essais dramatiques qu'un dédain profond et un silence miséricordieux.

Mais c'était limiter l'art dramatique aux sujets d'histoire nationale, et ce qu'ont fait les commentateurs, la nécessité, qui dirige les nations, l'avait détruit d'avance.

Chez les Romains, dit Schoell, les fibres étaient trop grossières pour se mouvoir au développement de sentiments nobles, à l'harmonie de la versification, à la finesse des aperçus poétiques. Il leur fallait des choses qui frappassent les sens; les jouissances de l'esprit n'étaient pas faites pour un public de ce genre. Il est juste de dire aussi que dans un théâtre qui contenait quatre-vingt mille spectateurs, il n'était point possible de réciter des vers doux et plaintifs, de faire des gestes non prononcés, en sorte que la tragédie écrite tombait devant cette insurmontable difficulté.

Mais, a-t-on parlé assez de la pantomime romaine? non celle que comprennent les lecteurs modernes, pour qui ce mot signifie „silence,” mais bien la farce puissante et effrénée, la satire complète, la débauche d'imitation, quand, aux gestes heurtés d'un mime robuste, aux rauques éclats de sa voix qui s'engouffrait dans la bouche gigantesque de son masque comme dans un large porte-voix, à son rire sonore, à sa danse burlesque et immodérée, cinquante mille spectateurs, ravis et gonflés d'hilarité, se tordaient sur les gradins de marbre.

Là était pour eux le spectacle, là le vrai théâtre national. Aux Attiques les pleurs et la mélancolie sévère; le rire et la lourde joie aux spectateurs Romains.

Depuis les pantomimes et les grossières chansons satiriques, que chantait la jeunesse autour du char des triomphateurs et à la porte des mariés, jusqu'aux pièces de Plaute et de Térence, il y a plusieurs siècles, sans doute; mais dans cet intervalle Rome se passa-t-elle donc de théâtre? Nous trouvons dans le quatrième siècle une espèce de drame importé d'Etrurie, drame qui, pour apaiser les dieux protecteurs de Rome, joue impitoyablement sur une estrade en planches les crimes, les vices, les sottises, les ridicules; c'est là qu'éclate la verve romaine. Cette force incroyable de dévergondage qui frôle, pousse, presse, écrase et tue, spectacle où les assistants meurent de plaisir, étranglent en riant, singulière invention d'un sénat pour sauver le moral affecté d'une ville que décime la peste, ce drame, joué par des acteurs nommés „histrions,” (mot toscan,) s'appela poésie „osque,” du pays où il était né.

Le peuple en fit ses délices jusqu'au moment où, quelquefois heurtés à ces théâtres, et blessés au vif dans la représentation satirique qui les attaquait eux-mêmes sans mesure, les jeunes patriciens s'élançant sur les planches, et en chassant l'histrion, qui les sottille, dit Tite-Live, composent eux-mêmes un drame également satirique, mais qui, en perdant son impudence, revêt une forme presque comique.

Quel progrès! le drame du peuple venait des cantons et des villages osques, la comédie des patriciens arrive d'Atella, chef-lieu, métropole du pays. En cette qualité, elle est plus civile, moins hardie devant son public, presque châtiée; d'une petite salle, elle passe sur une grande, elle tombe au pouvoir d'acteurs choisis qui la parent, l'habillent avec goût, lui impriment une allure décente, l'investissent de leur propre autorité; vienne un poète, a dit quelqu'un, il aura des auditeurs.

Ces „osques” et ces „atellanes” ne furent donc que des satires, mais parlantes. Les dernières surtout portaient en elles des germes précieux qui plus tard se développèrent à la douce influence de la paix et des victoires. Quelques passages détachés, cités çà et là par de vieux auteurs, nous montrent que les bouffonneries s'y mêlaient à de graves pensées, à de frivoles idées de réforme. Au bas du portrait grotesque se trouvait la légende; après la fable, la moralité.

Quand aujourd'hui nous songeons aux faciles émotions qui naissent sur nos théâtres d'une allusion fortuite à telle ou telle circonstance contemporaine, nous étonnerons-nous de l'immense intérêt qui résultait pour les Latins de ces vérités traduites, de ces sujets vivants? Représentez-vous des gens rassemblés pour voir jouer une pièce où chaque personnage est un concitoyen célèbre, assis parmi les assistants; songez à ces Grecs qui voient dans un panier suspendu à deux cordes, se balançant risiblement en l'air, un personnage nommé Socrate,

dont le visage est couvert d'un masque à l'effigie du vrai Socrate, lequel, dans un coin de l'amphithéâtre, regarde en railleur comme les autres et pose devant l'acteur qui le singe en sa présence. L'illusion était complète; aussi le peuple goûta d'abord les essais tragiques et comiques des premiers poètes, tandis que la faveur pour les mimes se maintint.

Puis, quand Rome eut accumulé dans sa capitale les richesses des trois continents, ces exercices se changèrent en combats sanglants, en drames d'un réalisme épouvantable.

Nous entrons donc dans une nouvelle période.

II.

Les grands-prêtres, le sénat en corps, les Vestales, plus tard les empereurs, assistaient à ces horribles fêtes dont il va être question.

Du temps de la République, une place d'honneur était réservée aux citoyens qui avaient rendu de glorieux services à la patrie. Ils portaient une couronne d'or et un habit de triomphe.

Tous ceux qui devaient jouer quelque rôle, s'assemblaient dans le Capitole, traversaient le Forum et se rendaient dans le cirque. Les chevaliers romains ouvraient la marche, puis les athlètes, divisés en trois corps: les hommes faits, les jeunes gens, les enfants. Des joueurs de flûte et des cytharistes, des danseurs, vêtus d'une tunique de pourpre, serrée par un baudrier d'airain, d'où pendait une épée, armés d'une courte lance, venaient ensuite. Ils étaient précédés par un chef qui réglait le pas et les danses.

Après les chœurs d'hommes armés s'avançaient les satyres, vêtus de peaux velues et de manteaux formés de fleurs. Ils avaient la tête ornée de cornes et prenaient des postures graves pour faire rire les spectateurs.

Venaient ensuite des hommes portant des vases d'or et d'argent consacrés aux dieux.

Enfin, toute cette pompe était close par les images des dieux, portées par des esclaves.

Le magistrat qui présidait la fête, était traîné sur un char. Il était vêtu d'une robe teinte de pourpre, il tenait un sceptre d'ivoire, surmonté d'un aigle. Derrière lui était un esclave qui portait au-dessus de sa tête une couronne d'or, et il s'avancait dans cet équipage jusqu'aux premières bornes.

Enfin, tous les acteurs prenaient leurs places, et le signal était donné par le préfet des jeux ou par l'empereur qui jetait une serviette dans l'arène.

Un cirque immense, qui pouvait contenir quatre-vingt mille spectateurs, allait être le théâtre de spectacles divers que nous allons décrire.

A chaque extrémité s'élevaient deux colonnes surmontées d'images d'œufs en marbre, consacrées à Castor et à Pollux, éclos des œufs de Lédæ. C'étaient les bornes autour desquelles devaient tourner les chars. Entre ces bornes s'étendait une ligne de colonnes et au milieu un obélisque.

Au signal donné, on ouvrait quatre portes, d'où s'élançaient quatre chars qui allaient se disputer le prix. Il fallait faire sept fois le tour du cirque. Le grand art était de tourner la borne sans la toucher et sans perdre son avantage sur ses rivaux.

Les coureurs étaient divisés en quatre factions, vêtus d'habits de quatre couleurs différentes, symbole des quatre saisons: la rouge de l'été, la blanche de l'hiver, la verte du printemps, la bleue de l'automne. Mais il n'y eut par la suite que deux couleurs, — la bleue et la verte.

Chaque spectateur prenait parti pour une des deux factions et en portait les couleurs. Rome, Constantinople et toutes les grandes villes de l'empire étaient ainsi divisées en deux partis qui se livraient souvent de sanglants combats. Les empereurs avaient adopté presque tous la couleur verte, et Néron disputait le prix vêtu de cette livrée. Caligula portait aussi cette couleur. Il conçut pour ces courses une passion si insensée, qu'il dînait à l'écurie avec ses chevaux. On sait qu'il avait fait construire à son cheval favori, appelé „Incitatus,” une écurie en marbre

et un râtelier en ivoire. Il l'envoyait en cérémonie inviter à dîner et lui servait de l'avoine dorée; il lui présentait dans un vase d'or du vin après l'avoir goûté; enfin il le fit consul.

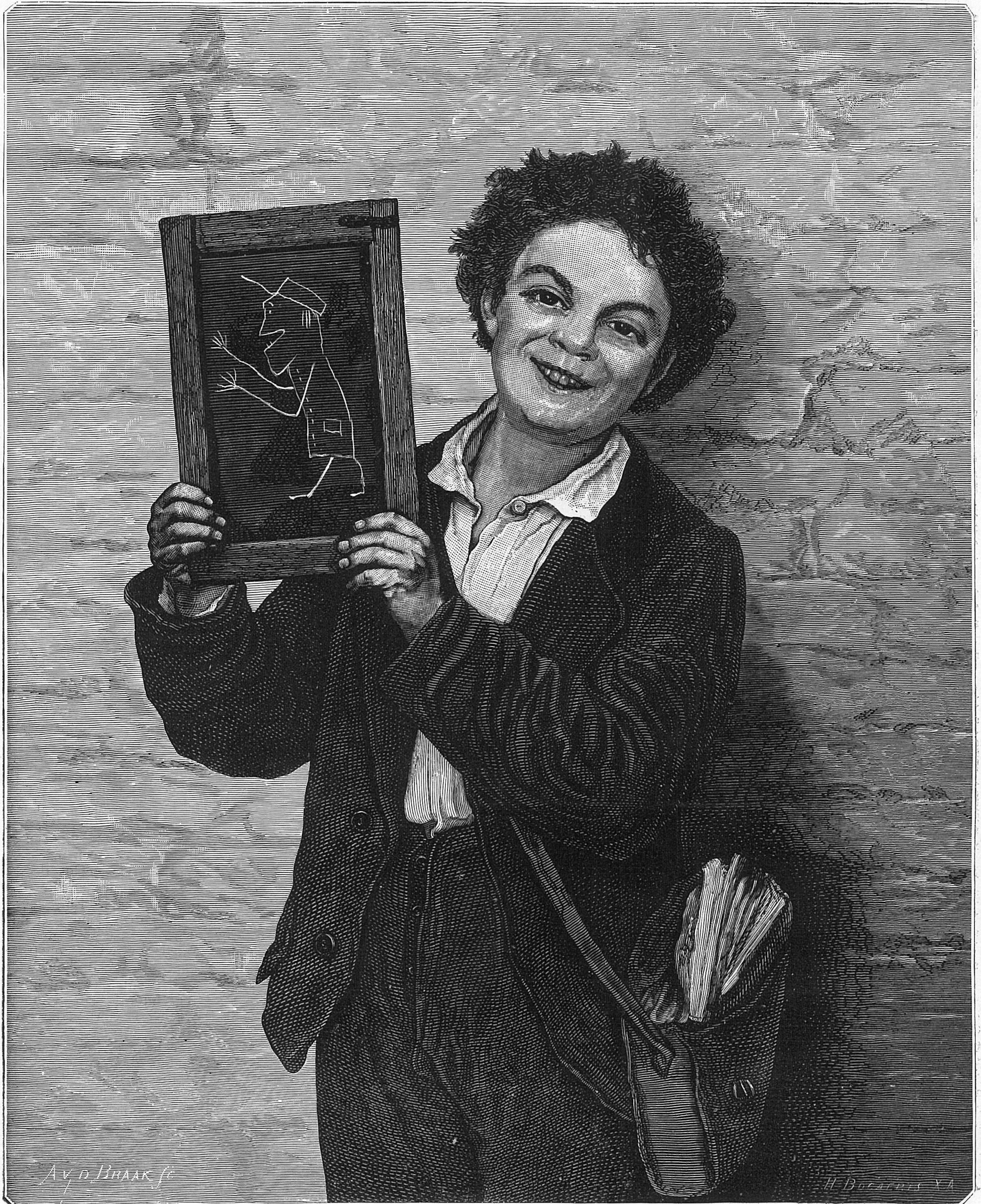
Les chevaux étaient exercés avant tant d'art,

que l'habileté du cocher était presque superflue. Pline rapporte qu'un cadrige, dont le cocher avait été renversé, continua sa course et remporta le prix.

Souvent on attelait aux chars des chameaux

et des éléphants.

Après la course des chars, quatre coureurs à pied, un de chaque faction, se précipitaient dans le cirque. Ils couraient de l'Orient vers l'Occident; ils faisaient également sept fois le



OHÉ!... LE PORTRAIT DU MAÎTRE, (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. A. VAN DER EEDEN).

tour du cirque; tantôt ils étaient demi-nus, tantôt armés de toutes pièces. Souvent les mêmes athlètes, qui avaient disputé le prix sur un char, sautaient à terre et disputaient le prix de la course à pied. Ils prenaient le nom

des vents dont ils imitaient la rapidité: Notus, Borée, Aquilon.

Les athlètes du pugilat donnaient à leur tour un spectacle nouveau. Leurs bras et leurs mains étaient entourés de lanières de bœuf, d'où

pendaient des globules de plomb. Ces combats étaient presque toujours sanglants.

Les lutteurs se battaient toujours demi-nus, et le prix appartenait à celui qui renversait son adversaire.

Les combats de gladiateurs offraient plus de charmes qu'aucun autre à cette populace profondément dépravée. Des malheureux condamnés à mort ou qui s'étaient voués par goût à ces jeux sanglants, se battaient à outrance,

tantôt deux à deux, tantôt en troupes. Malheur à celui qui avait été renversé par son adversaire! En vain tournait-il des yeux suppliants vers l'amphithéâtre, presque toujours les spectateurs donnaient, en tenant le pouce renversé,

le signal de la mort.

On vit des femmes combattre comme les gladiateurs et armées comme eux.

Un combat non moins atroce, piquait vivement la curiosité de l'amphithéâtre. Des ath-



AU MONT-DE-PIÉTÉ, (D'APRÈS M. D. INDUNO.)

lètes nommés „retianos,” tenant d'une main un trident et de l'autre un filet, cherchaient à envelopper leurs adversaires, et s'ils avaient assez d'adresse pour y parvenir, ils les perçaient de leur trident. Leurs antagonistes étaient

armés d'une épée, d'un bouclier et d'un casque.

Après ces horribles combats, un des ministres des jeux, en habit de Mercure, appliquait un fer rouge sur les cadavres, pour s'assurer s'ils donnaient encore quelque signe de vie. Un

autre, en habit de Pluton, traînait dans le „spoliaire” ceux qui vivaient encore et les achevait à coups de marteau; ou bien une cave s'ouvrait, remplie de bêtes féroces qui les dévoraient.

On livrait aussi dans l'amphithéâtre des batailles rangées d'éléphants et de cavaliers contre les fantassins. Les éléphants étaient chargés de tours remplies de combattants.

Sous Probus, les soldats arrachèrent des arbres entiers et les transplantèrent dans le cirque, qui fut changé en vaste forêt. On y lâcha mille autruches, mille sangliers, des ibis, des girafes, et on permit au peuple de se ruer sur cette proie.

On métamorphosait aussi le théâtre en une mer immense, remplie de monstres et sur laquelle deux flottes chargées de combattants, condamnés à mort, se livraient un combat réel. Le signal était donné par un triton d'argent, qui sortait des ondes et sonnait la charge.

Eliogabale poussa l'extravagance jusqu'à remplir le cirque de vin. Deux flottes se battirent sur cette mer d'une espèce nouvelle.

On donna aussi dans l'amphithéâtre la représentation de la fable d'Orphée. Une forêt remplie d'une infinité d'oiseaux et de bêtes sauvages, traînées par des machines invisibles, s'avança dans l'amphithéâtre au son des instruments. Par malheur, une planche se rompit, et le faux Orphée tomba au milieu des bêtes et fut dévoré par un ours.

On avait dressé des aigles à porter en l'air des enfants et à représenter ainsi l'enlèvement de Ganimède par Jupiter.

Ces détails, sur un sujet qui fournirait matière à des volumes, suffiront, croyons-nous, pour donner une idée du théâtre romain, qui, d'abord satirique et bouffon, plus tard outragea atrocement la raison et l'humanité.

EDMOND.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 231.)

XIV.

Quelques minutes après, Féréol se trouvait sur le chemin conduisant au château de Rouge-Cloître. Sa résolution était si inébranlable, son exaltation si grande, qu'il courait plutôt qu'il ne marchait. Il mit à peine une demi-heure pour faire le trajet.

Il connaissait trop bien la distribution intérieure de l'antique habitation, pour ne pas avoir prévu qu'il y avait vingt à parier contre un que le vieux régisseur assignerait à son hôte, pour logement, une chambre dans l'aile donnant sur le parc. Nous savons qu'il ne s'était pas trompé.

Quoique l'ex-marin en fût arrivé à ne plus guère savoir ce que c'était que la sensibilité, ce ne fut pas sans un certain battement de cœur qu'il se retrouva en présence de cette demeure, qui lui rappelait sa jeunesse, et surtout deux soirées mémorables. La première était celle où, agissant à l'instigation de sa sœur, il s'était présenté au château sous un faux prétexte, afin de jeter dans l'âme de son cousin des sentiments de jalousie et de désaffection à l'endroit de sa jeune femme, en donnant lieu de croire qu'il avait été aimé de celle-ci. Le souvenir de la seconde soirée était plus profondément encore empreint dans sa mémoire: c'est alors qu'il s'était emparé de la bague que l'infortunée victime portait au doigt, et qu'il avait été surpris par René, sur lequel, nous le savons, ces deux circonstances avaient exercé une influence des plus funestes, car elles étaient la confirmation de tous les soupçons qui, la veille, s'étaient éveillés en lui. Et puis, cet assassinat mystérieux qui s'en était suivi...

Quoique plus de vingt et un ans fussent écoulés depuis lors, ces dramatiques événements semblaient dater d'hier pour celui qui y avait joué un rôle si odieux, et il tomba dans une profonde rêverie. Mais, revenant tout-à-coup à la situation présente, il se dit qu'il ne devait pas tarder à se mettre à la recherche d'Alfred de Tranoy.

Il avait indiqué à l'ex-forçat deux endroits favorables pour s'y préparer à l'accomplissement de son dessein, selon que le jeune comte

logerait sur le devant ou sur le derrière du bâtiment. Le premier était une cour abandonnée, le second le parc. Mais lorsqu'il voulut franchir le mur de cette cour, il entendit aboyer un grand chien de garde, et il se dirigea alors de l'autre côté.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il avait aperçu la silhouette de son complice, se dessinant sur le mur le long duquel celui-ci était en observation.

Au même moment, les deux lumières dont nous avons parlé s'étaient successivement montrées à l'étage et au rez-de-chaussée. Féréol ne douta pas que ce fût en ce dernier endroit qu'allait coucher son petit-cousin et que là ne dût s'accomplir le crime projeté.

Ce crime, il était, nous le savons, résolu à l'empêcher à tout prix, et cependant, placé en présence de la réalité, il ne savait trop comment il allait s'y prendre pour arrêter le bras de l'ancien forçat, sans amener une scène violente dont il craignait instinctivement les suites; car il s'était opéré en lui une réaction dont l'effet avait été d'amollir singulièrement le courage dont il était armé au départ.

Mais le temps s'écoulait, il devait agir, et il était décidé à annoncer sa présence par un cri, quand il vit de Tranoy opérer, sur une des fenêtres du rez-de-chaussée, le travail qui allait lui permettre de pénétrer à l'intérieur.

Aucune hésitation n'était plus possible; quelques secondes encore, et tout était consommé.

Il fallait donc agir, sans perdre un instant; il fallait s'attendre à tout, ne reculer devant rien.

En proie à une espèce de délire furieux, il s'élança, prêt à risquer sa vie s'il le fallait...

On connaît le reste.

Quoique, dans la courte lutte qui avait eu lieu, il eût reçu au côté droit une blessure qui lui causait une grande souffrance et lui faisait perdre beaucoup de sang, il se retrouva, en moins d'une demi-heure, dans la chambre qu'il avait quittée pour accomplir une action dont la rapidité et le résultat l'étonnaient lui-même.

Et personne ne pourrait se rendre compte de ce qui avait eu lieu, et de Tranoy lui-même, s'il n'était pas mort, ne pourrait le soupçonner! Mais sur ce dernier point, aucun doute n'était possible pour lui: Il était certain de lui avoir percé le cœur au moyen de son couteau.

Il constata que sa blessure n'avait rien de grave, la baigna, étancha le sang qui en coulait, se coucha et s'endormit profondément, comme un homme à qui sa conscience ne reproche absolument rien, — au contraire.

XV.

Pendant ce temps, le jeune comte, qui s'était aussi recouché, passait une nuit d'insomnie et d'angoisse. Il se trouvait en présence de deux grandes difficultés: la justice ne tarderait pas à arriver au château, il devrait trahir son incognito, et cette pensée l'effrayait. Mais qu'allait-il dire quand on l'interrogerait relativement à l'homme qui avait résolu de l'assassiner? Cet homme, il l'avait parfaitement reconnu comme étant l'ami de Féréol, et, nous le savons, il ne doutait pas que celui-ci n'eût été son instigateur.

Jusque là il n'avait pas réfléchi au mobile qui avait pu pousser son indigne parent; ce mobile lui apparut soudainement, et il fut surpris de ne pas l'avoir saisi tout d'abord. Son père mort, lui mort, Féréol héritait de leurs biens, en partage avec sa sœur...

Sous l'impression du moment, il avait résolu de faire part de ses soupçons aux magistrats qui allaient se rendre sur les lieux; mais peu à peu ses idées se modifièrent, et il forma tout un autre plan dans son esprit.

Il se leva de bonne heure et pria la servante de faire savoir à Hubert qu'il désirait lui parler.

Le vieillard, qui était debout depuis longtemps, ne tarda pas à paraître. Il semblait profondément accablé.

— Monsieur le clerc d'avocat, dit-il à brûle-pourpoint, ceci sera pour sûr mon coup de mort... C'est une nouvelle malédiction qui tombe sur cette maison... Vous l'y avez amenée... Comment? voilà un point que vos explications d'hier soir n'éclaircissent nullement pour moi. Vous devrez

être tout à fait catégorique et véridique devant la justice... Je vous serais reconnaissant de m'exposer, dès ce moment, ce que vous vous proposez de lui dire.

René prit les mains du vieillard, l'attira vers la fenêtre, vivement éclairée, et lui dit, les larmes aux yeux:

— Regardez-moi bien, Hubert: mes traits ne vous disent-ils rien?

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria le régisseur. Est-ce bien possible? Oui, vous ressemblez... seriez-vous?....

— Hubert, je suis le fils de votre maître, je suis celui que vous avez connu au berceau.

Le vieillard se jeta dans un fauteuil comme si l'émotion l'empêchait de se tenir debout.

— Et je ne m'étais douté de rien, murmura-t-il; pourtant, je dois croire... car c'est sa vivante image.

Il se leva vivement, et dit au jeune homme, en l'étreignant:

— Permettez, permettez, Monsieur le comte, que je vous embrasse... Ah! ce moment-ci rachète pour moi bien des peines.

René serra à son tour le vieillard dans ses bras.

— Il faut me pardonner, lui dit-il, le stratagème auquel j'ai eu recours; j'ai obéi à une idée bizarre, rien que cela... Du reste, ce que je vous ai dit de mon mariage est réel, et je venais au pays pour pouvoir réaliser mon projet, car vous ignorez peut-être que, depuis ma plus tendre enfance, j'ai été non-seulement privé de la présence de mon père, mais j'ai, pendant de longues années, ignoré qu'il existait encore. A cette heure même, j'ignore le lieu où il se trouve... Je sais tout ce qui s'est passé ici, mais cela ne suffit pas pour m'expliquer la cause d'une séparation que je crois sans exemple. Pourriez-vous me donner la clef de ce mystère?

— Non, répondit le vieillard, car moi-même j'en suis souvent à me demander pourquoi M^{lle} Eléonore a toujours pris et continue à prendre, vis-à-vis de moi, des précautions incroyables pour me laisser ignorer le lieu de leur résidence... car elle n'a cessé d'habiter avec votre père. Ce sont toujours des intermédiaires entre elle et moi, des lettres adressées, comme je vous l'ai dit, à des bureaux de poste, sous divers noms. Il est vrai que cela ne m'a pas empêché de correspondre ponctuellement, de lui rendre compte de ma gestion; mais enfin, cette manière d'agir est bien peu naturelle... Remarquez, Monsieur le comte, que je ne vous dis pas ceci pour vous pousser à pénétrer un secret qui vous intéresse tant; je crois au contraire que vous ferez bien de le respecter, car il faut qu'il existe des motifs bien graves pour qu'il en soit ainsi.

— Je pense comme vous, dit René, devenu tout rêveur; mais si mon père était malheureux aux mains de cette cousine que je ne connais pas? et qui se tient depuis si longtemps renfermée avec lui dans l'ombre, pour des causes inappréciables... Il est vrai que ma tante, M^{me} de Vaudrez, m'a rassuré à cet égard. Maintenant que je suis majeur, que je vais me marier, il faudra bien...

XVI.

En ce moment, une voiture entra dans la cour, et trois hommes en descendirent; c'étaient le juge d'instruction, son greffier et un médecin.

Le vieux Hubert se mit à trembler comme la feuille.

— Vous ne savez pas? dit-il; j'y ai songé toute la nuit... Il y a juste aujourd'hui vingt et un ans, à la même heure, qu'on venait aussi... Ces gens ne sont pas les mêmes, la cause qui les fait venir est bien différente; mais leur présence m'impressionne non moins vivement. Nous n'avons pas eu le temps de parler du malfaiteur, mais vous le connaissez, n'est-ce pas? On va tout savoir.

— Chut! fit René; non, je ne le connais pas... je n'ai aucun soupçon... et, je vous en supplie, ne dites pas un mot qui puisse faire supposer le contraire.

— Il en sera selon votre volonté, Monsieur le comte, mais vraiment, si je ne meurs de cette nouvelle affaire, j'en perdrai la raison.

Ce serait tomber dans des redites et dans des banalités, que de raconter l'interrogatoire que subit René, et les autres circonstances de l'instruction judiciaire qui s'ouvrit.

Le jeune homme se donna à connaître, mais ne se départit pas de la résolution qu'il avait prise de déclarer que l'homme trouvé mort sous sa fenêtre, frappé dans une lutte dont le bruit l'avait réveillé, était pour lui un inconnu, et qu'il ne s'expliquait pas le motif pour lequel il avait voulu pénétrer dans sa chambre.

La justice se trouvait ainsi en présence d'une énigme, et ajoutons que, malgré tous ses efforts, cette énigme est restée pour elle sans solution...

On aura deviné sans doute le motif pour lequel notre héros n'avait pas parlé de Féréol, malgré la quasi certitude où il était que de Tranoy n'avait été que son instrument. Il s'était dit que le nom de Rouge-Cloître avait déjà eu un trop funeste retentissement, pour qu'il se trouvât de nouveau sur la sellette par le fait d'un membre de la famille.

D'ailleurs, il avait résolu d'aller droit et sans délai à son petit-cousin, qu'il comptait retrouver dans la maison où il l'avait laissé.

Il se rendit donc à la métairie où Féréol était censé cloué par son entorse, et il le trouva occupé à déjeuner.

A peine avait-il abordé l'ex-marin, que celui-ci s'écria :

— La nuit porte conseil, mon cher ami ! celle qui vient de s'écouler a eu cet effet sur moi... Un combat s'est engagé entre ma raison et ma conscience ; la première m'engageait à me taire, la seconde à parler. J'écoute celle-ci, et je vous annonce que je sais parfaitement où se trouvent votre père et ma sœur... Vous allez le savoir aussi.

Et il indiqua la rue qu'habitaient à Paris le comte et Eléonore....

Le lendemain, René prenait congé du vieux régisseur, en lui promettant de revenir bientôt, et heureux, oubliant tout ce qui venait de se passer, il repartait avec Féréol pour la capitale de la France.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE XII. — LE TOURNOI.

Depuis la mort de sa seconde femme, Marguerite de Briga, décédée en 1386, le comte Albert de Hollande avait donné son cœur à une demoiselle d'une grande beauté, Aleidis de Poelgeest, fille de messire Jean de Poelgeest, un des partisans les plus résolus de la faction des Cabillauds, ou parti des villes.

Aleidis de Poelgeest obtint petit à petit une influence prépondérante à la cour de Hollande et dans les conseils mêmes du prince. Sollicitée par son père, elle sut user de cette influence en faveur du parti des Cabillauds, envers lequel jusqu'ici Albert s'était montré presque hostile, pour favoriser entièrement le parti des Hameçons, qui était celui des nobles.

L'ancienne lutte entre les nobles et les villes reprit ainsi avec une vigueur nouvelle en Hollande, et mit à feu et à sang tout le pays, depuis les frontières de Frise et la mer du Nord, jusqu'aux bords de la Meuse.

Le parti des nobles, furieux du changement opéré à son égard dans l'esprit du comte, savait très-bien à qui en attribuer la cause, et manifestait hautement ses sentiments hostiles vis-à-vis d'Aleidis de Poelgeest. Celle-ci voyait, non sans crainte, éclater cet orage au-dessus de la cour du comte, orage qui pourrait la briser et l'emporter dans son tourbillon, pour la rejeter au sein de l'obscurité, car le faible Albert était encore hésitant, et parfois même il semblait revenir à ses anciennes préférences à l'égard des Hameçons.

Elle résolut de conjurer le danger tandis qu'il en était temps encore. Sans se montrer moins favorable au parti des Cabillauds, auquel l'at-

tachaient tous ses souvenirs de famille, elle sut par toutes sortes de calineries attirer vers elle les plus puissants et les plus influents d'entre les nobles, feignant une réconciliation qui devait la conduire plus facilement à ses fins. Le comte, heureux de ce changement conforme à ses propres sentiments, appuyait de toutes ses forces ces projets de réconciliation.

Parmi les nobles qu'Aleidis de Poelgeest s'attachait à gagner à sa cause, se trouvait, en première ligne, messire Guillaume de Duivenvoorde qui, par son influence, ses richesses, l'étendue de ses domaines, passait à juste titre pour un des plus puissants seigneurs de la Hollande. Quoiqu'attaché de cœur au parti des Hameçons, il s'était cependant fort peu mêlé aux derniers événements ; ce qui s'explique en grande partie par la situation retirée du château de Stryen sur la rive gauche de la Meuse ; peut-être aussi avait-il voulu se consacrer uniquement à sa fille, dont il pouvait compromettre l'héritage, en se lançant dans les luttes civiles.

Aleidis de Poelgeest ne renonça cependant pas à l'espoir, sinon de l'attirer dans son parti, du moins de l'attacher à sa personne.

Ce fut donc avec la plus grande joie qu'elle apprit que le sire de Duivenvoorde avait formé le projet de quitter son château pour venir avec sa fille habiter la capitale. Elle résolut de recevoir les nouveaux-venus avec tous les honneurs possibles, et de s'attacher à la jeune personne pour arriver ainsi à gagner l'esprit de son père.

Le sire de Duivenvoorde et sa fille arrivèrent à la Haye dans les premiers jours de l'année 1393. On leur fit une réception cordiale et magnifique, tant parmi les nobles qu'à la cour même du comte. Ce dernier ne pouvait cacher la satisfaction qu'il éprouvait du retour de son vieil ami, après deux ans d'absence. Il était enchanté également de voir sa cour s'enrichir d'une beauté nouvelle, dont il avait entendu si souvent vanter les charmes et l'amabilité. Mais de toutes ces réceptions, il n'en fut pas de plus chaleureuse que celle d'Aleidis de Poelgeest. Non-seulement elle avait en vue ses desseins politiques, mais nous ajouterons que le charmant et triste visage de la demoiselle de Duivenvoorde fit sur elle une profonde impression, et fit naître dans son cœur une véritable sympathie.

De nombreuses fêtes furent données en l'honneur de la jeune fille, appelée à briller comme une étoile nouvelle à la cour de Hollande. De tous côtés on lui prodiguait les plus grandes attentions ; sans cesse elle se voyait entourée des plus brillants chevaliers qui la comblaient de leurs hommages ; le comte lui-même ne manquait aucune occasion pour la proclamer la plus belle et la plus accomplie des dames de sa cour. Mais la jeune fille restait froide et insensible à toutes ces flatteries, à tous ces témoignages d'admiration ; elle semblait à peine prendre part à ces brillantes fêtes dont elle était l'héroïne. Elle avait sans cesse présent à l'esprit le souvenir de son bonheur perdu ; au milieu du mouvement et de la joie qui l'entouraient, toutes ses pensées étaient pour l'ami de son enfance, mort, hélas ! sur la terre étrangère.

Cependant, pour faire plaisir à son père et par obéissance, elle prenait part à toutes les splendeurs de la cour, et tandis que son cœur saignait d'une blessure sans remède, sa bouche essayait de sourire. Sa douleur semblait la rendre plus belle encore, et la tristesse répandue sur son visage lui attachait invinciblement tous les cœurs. Chacun semblait n'avoir en vue que de lui être agréable, sans se douter que toutes ces attentions ne faisaient qu'accroître sa peine.

Ce n'était que le soir, lorsqu'elle se trouvait seule dans sa chambre, qu'elle pouvait épancher avec ses larmes le chagrin mortel qui l'obsédait, et demander à Dieu de vivre pour soutenir la vieillesse de son père.

Aleidis de Poelgeest eut bien vite deviné ce qui se passait dans le cœur de l'héritière de Duivenvoorde ; elle comprit qu'une douleur profonde l'accablait et essaya par de douces paroles, en mettant en jeu toutes les ressources de son esprit, à relever le courage de la jeune

filie et en même temps à s'attirer sa confiance. Mais ses efforts n'obtinrent aucun résultat : notre héroïne comprenait qu'elle ne pouvait ouvrir son âme à une femme dont elle admirait la grâce et l'esprit, mais dont la position équivoque à la cour froissait tous ses sentiments. Elle n'affichait pas ouvertement cette sorte de répulsion instinctive, elle ne se croyait pas le droit d'agir ainsi ; de plus, elle avait reçu de la favorite tant de marques d'affection qu'elle ne s'en sentait pas le courage.

Voilà pourquoi les relations entre ces deux femmes, si différentes, restèrent presque intimes, et comment Aleidis de Poelgeest, habituée à sonder les cœurs, ne tarda pas à acquérir la certitude que M^{lle} de Duivenvoorde regrettait la perte d'un être cher. Elle prit alors ses mesures pour réparer cette perte et amener une liaison nouvelle entre celle qu'elle appelait son amie et un des plus brillants chevaliers de la Hollande. L'occasion devait s'en présenter bientôt.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis que l'héritière de Duivenvoorde habitait La Haye ; la renommée de sa beauté et de son affabilité n'avait fait qu'augmenter ; les plus fiers chevaliers se disputaient l'honneur de recevoir d'elle un salut, une marque d'attention, un simple regard ; mais l'inconsolable jeune fille ne fut pas un instant éblouie ni touchée de ces honneurs qu'on lui rendait. Au milieu de tout ce luxe, elle restait humble et modeste, comme la violette au sein d'un parterre de roses.

Sur les entrefaites, le comte de Hollande avait résolu de donner aux seigneurs de sa cour un spectacle inaccoutumé, de proclamer un tournoi auquel prendrait part toute la noblesse du comté et des pays avoisinants.

Comtes, barons et chevaliers allaient entrer en lice pour montrer leur dextérité et la force de leurs armes. Cette lutte toute pacifique devait en même temps être une fête de fraternisation, car dans l'idée d'Albert et d'Aleidis de Poelgeest, le tournoi avait principalement pour but de rapprocher les représentants des puissantes maisons seigneuriales du pays, et de leur faire oublier leurs anciennes querelles, qui depuis quelques semaines d'ailleurs semblaient s'apaiser. Tous deux voulaient par la splendeur de la cour et l'éclat brillant des fêtes calmer le mécontentement des nobles et les rallier au trône. C'est pourquoi rien ne fut épargné pour rendre cette fête aussi magnifique que possible, et digne du puissant comte de Hollande, de Zélande et de Hainaut.

Aleidis de Poelgeest n'oubliait pas non plus ses projets à l'égard de M^{lle} de Duivenvoorde. N'ayant pas réussi à gagner sa confiance, elle voulait la combler d'honneurs, l'éblouir par l'éclat des fêtes et enfin attirer son attention sur quelque chevalier renommé par son courage et ses hauts faits, et digne d'aspirer à sa main.

La jeune fille devait occuper la place d'honneur au tournoi ; elle aurait la préséance sur toutes les autres dames de la cour, et c'était de ses mains que serait décernée à l'heureux vainqueur la couronne, prix de la victoire.

Le lieu de la lice fut désigné : c'était une vaste place environnant le château comtal ; le sol fut aplani avec le plus grand soin ; des palissades marquèrent les limites, laissant aux quatre coins un ouverture pour permettre aux chevaliers d'entrer. Tout autour s'élevaient en amphithéâtre les gradins destinés aux nombreux spectateurs qui ne manqueraient pas d'accourir de toutes parts. L'œil était attiré par une sorte de siège en forme de trône, recouvert de luxueux tapis d'Arras et de Deventer et de coussins de soie pourpre aux franges d'or ; il était entouré de nombreuses bannières et banderoles aux armes des comtes de Hollande.

C'est là que devait s'asseoir le comte Albert ; à côté, mais un peu plus bas, se dressaient d'autres sièges, presque aussi luxueusement parés, et destinés aux dames de la cour et aux juges du camp, ainsi qu'aux seigneurs à qui leur âge ne permettait plus de prendre part aux joutes.

Le grand jour est enfin arrivé, mettant fin à l'impatience de tous. C'est le 21 septembre

de l'an 1393. Déjà avant le lever du soleil, de nombreux bourgeois et manants sont accourus de tous côtés pour jouir d'un spectacle devenu bien rare à cette époque.

Le champ du tournoi est entouré d'une foule innombrable, mais le moment fixé pour l'arrivée du comte n'est pas encore venu; les bourgeois et les gens de la campagne s'amusez entretemps, les uns à admirer les vives couleurs des tapis et des bannières qui flottent au vent, les autres à contempler les tours des jongleurs ou à écouter le chant des „minnesingers" accourus en grand nombre.

Peu à peu arrivent la noblesse, les chevaliers qui doivent participer au tournoi. Les juges du camp, dont la mission première est d'inscrire les noms des jouteurs, prennent possession de leurs sièges; les hérauts d'armes se rangent dans la lice, porteurs de trompettes ornées de riches draperies. C'est devant eux que doivent se présenter les chevaliers qui se disposent à prendre part à la lutte; près d'eux s'élèvent des colonnes où doivent être appendus les écussons. Ils sont bientôt suivis des maréchaux du camp, tenant en main de longues baguettes blanches; la mission de ces derniers consiste à maintenir l'observance des lois de la chevalerie, à séparer les jouteurs trop acharnés et à porter secours là où il en serait besoin. Sur une estrade spéciale, prennent place de nombreux ménestrels et musiciens, porteurs d'instruments de toute nature, trompettes, clairons, fifres et hautbois, prêts à célébrer par le chant et la musique la gloire des vainqueurs.

Enfin les sons joyeux du clairon se font entendre; toutes les têtes se lèvent, et mille cris de bienvenue s'échappent de toutes les bouches.

Le comte Albert vient de paraître, environné d'un essaim de fiers chevaliers et de dames splendidement vêtues, cortège digne d'une cour royale. Il s'assied sur le trône qui lui est préparé; à droite et à gauche prennent place les nobles dames et demoiselles; un long cri d'admiration parcourt la foule; tous les yeux se portent sur cette troupe brillante, dont les costumes aux voyantes couleurs et les riches pierres étincellent au soleil.

Mais il est une personne surtout parmi les dames qui attire les regards; tous la contemplant avec une sorte d'extase, et chacun se demande quelle peut être cette jeune fille au visage angélique, qui se trouve à côté d'Aleidis de Poelgeest, tenant devant elle la couronne d'or destinée au vainqueur.

Peu de personnes sont à même de répondre que c'est Aleidis, fille du vieux sire de Duivenvoorde, dont les immenses domaines couvrent le sud de la Hollande jusqu'aux bords de la Meuse.

Encore une fois, le son des trompettes a retenti, la terre s'ébranle sous les pas précipités des chevaux; une nombreuse troupe de chevaliers s'élance en avant; tous sont couverts de pied en cap d'armures damasquinées d'or et d'argent, tous ont le bras gauche orné de l'écu armorié; un long panache de couleur vive flotte au sommet des casques, les longues lances sont surmontées de banderolles. Chacun d'eux porte sur la poitrine une écharpe aux emblèmes de sa dame, tandis que sa soubrveste est armoriée aux couleurs de sa maison.

La lice est enfin ouverte, et tous ces brillants chevaliers s'y précipitent en poussant leurs cris d'armes.

Le tournoi a commencé.

Le clairon retentit pour la troisième fois; deux groupes de cavaliers se forment et vont

se placer de chaque côté de la lice, la visière baissée, la lance en arrêt.

Au signal donné, les deux troupes s'élancent en avant et se précipitent l'une sur l'autre; la terre frémit sous les pas des chevaux, la distance diminue...

Le choc est terrible, plus d'une lance vole en éclats, plus d'un écu est traversé; maint casque roule sur le sol, maint chevalier est précipité de sa selle et mord la poussière.

Quelle rumeur! quelle animation! Le cliquetis des armes, le choc des lances sur les armures et les écus, les sons aigus des clairons et des trompettes, se mêlent aux applaudissements et aux cris de joie de la foule. Tous ces mille bruits se confondent, n'en font qu'un seul, prolongé et étourdissant, au dessus duquel s'élèvent



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

„Elle priait Dieu de pouvoir vivre pour son père..."

parfois les cris de guerre des champions.

Aleidis de Duivenvoorde elle-même semblait s'animer à ce spectacle grandiose; la pâleur habituelle de son visage avait fait place à des couleurs plus vives; le vieux sang de sa race se réveillait dans ses veines, elle suivait avec le plus grand intérêt toutes les péripéties de la lutte.

— Quel noble spectacle! damoiselle! s'écria Aleidis de Poelgeest, qui observait d'un œil attentif cette transformation; voyez comme ces valeureux chevaliers sont animés! quel feu brille dans leurs regards! Admirez la dextérité avec laquelle ils manient la lance, admirez avec quelle adresse ils guident leurs fringants destriers et se tiennent en selle. C'est là, certes, un spectacle vraiment digne de la noble héritière de Duivenvoorde, et auquel elle devrait assister plus souvent.

— Vous me flattez, noble dame, répondit la jeune fille en rougissant; cependant je dois avouer avec vous que ce tournoi présente un caractère imposant et m'intéresse beaucoup;

jamais je n'ai vu déployer autant de courage et d'adresse.

— Mais aussi, reprit Aleidis de Poelgeest, la fleur de la chevalerie de Hollande se trouve réunie ici; les Brederode, les Van Borstelen, les d'Aspremont, les Heemstede, les Montfort et tant d'autres, dont les hauts faits égalent la noblesse de leurs blasons. Voyez-vous, là bas, ce fier chevalier monté sur ce beau cheval blanc, le cimier orné d'un panache rouge?... Admirez sa brillante ardeur; déjà il a fait mordre la poussière à nombre d'adversaires redoutables, les lances se brisent sur son bouclier d'acier; malgré les coups qui lui sont portés, il se tient sur sa selle aussi ferme qu'un roc. Réellement, il n'y a pas de honte à être vaincu par un tel champion, et si la couronne d'or lui tombe en

partage, on ne pourra certes pas dire qu'il ne l'a pas dignement méritée.

— Quel est ce chevalier? demanda avidement la demoiselle de Duivenvoorde.

— Un vaillant guerrier et un noble gentilhomme, reprit Aleidis de Poelgeest avec feu; un héros sur le champ de bataille et un fidèle serviteur de notre comte. Dans plus d'une circonstance, il a donné des preuves de son courage et de ses vertus chevaleresques; bien des demoiselles de grande maison seraient heureuses de donner leur main à un chevalier aussi marquant.

A ce moment, l'attention des deux femmes fut détournée par les sons perçants des trompettes et des clairons et par les cris mille fois répétés de: „Victoire! victoire!"

La première partie du tournoi était terminée: les chevaliers sortis vainqueurs des premières joutes, parcouraient la lice d'un air triomphant; parmi eux se trouvait au premier rang le guerrier au panache rouge.

— Ah! voyez, noble demoiselle, reprit Aleidis de Poelgeest, notre héroïque champion a répondu à mon attente, il est le premier dans le groupe des vainqueurs. Quel noble et fier maintien!... Mademoiselle Aleidis, vous devez faire sa connaissance.

La pauvre demoiselle baissa les yeux et ne répondit rien.

— Oui, ce chevalier presque sans égal est digne de vous être présenté, continua son interlocutrice; Floris Halvenaar mérite l'estime et l'amitié d'une noble demoiselle...

Un cri perçant, étouffé avec peine, l'interrompit. Etonnée, elle leva les yeux. Une pâleur mortelle couvrait le visage de la jeune fille, son regard sans vie plongeait dans l'espace d'une façon inconsciente.

— Qu'avez-vous! s'écria Aleidis de Poelgeest avec intérêt.

Mais la malheureuse enfant avait déjà, par un effort surhumain, surmonté son émotion.

— Oh, ce n'est rien, damoiselle, répondit Aleidis de Duivenvoorde, une petite indisposition, cela se passera...

Le spectacle avait désormais perdu tout son prestige pour la pauvre jeune fille; sans cesse se présentait à son esprit l'effrayante pensée de devoir peut-être couronner de ses mains l'odieux Halvenaar. L'angoisse qu'elle éprouvait à cette pensée la faisait trembler.

Sur ces entrefaites, la seconde partie du tournoi avait commencé. C'était la partie la plus intéressante: la lutte d'homme à homme.

De nouveau les clairons sonnèrent, de nouveau retentit le cliquetis des armes et le cri de guerre des combattants. Mainte lance vola de nouveau en éclats, maint écu fut transpercé et maint champion désarçonné. Mais Aleidis de Duivenvoorde ne voyait plus rien. Pour elle, plus de fête, plus de tournoi. Elle ne sortit de cet état de torpeur qu'en entendant les exclamations du peuple, proclamant le vainqueur, et ce vainqueur était Floris Halvenaar!

(A continuer.)